

## « Le mouvement réel doit faire

Ex-dirigeant du Parti communiste de Belgique – Kommunistische Partij van België, Louis Van Geyt évoque son engagement politique et sa vision de l'actualité. Rencontre.

Entretien : Denis Debonnet et Arnaud Lismond (CSCE)

**E**NSEMBLE : Comment est né votre engagement communiste ?

**LOUIS VAN GEYT** : Une vie de militant, quand on a passé 85 ans, cela veut dire qu'on a traversé des périodes très différentes. J'ai commencé à militer à la Libération. Je n'avais pas tout à fait 17 ans. J'avais suivi l'Athénée, durant la guerre. Je me doutais que plusieurs de mes profs devaient faire partie de la Résistance, et être membres ou proches du Parti communiste. L'un d'entre eux, celui de sciences et de géographie, nous a dit une chose qui m'a fortement frappé. Nous devons occulter les fenêtres des classes, à cause des bombardiers alliés, qui partaient en masse vers l'Allemagne. Il nous a lancé : « Vous pensez qu'ils vont bombarder les usines de munitions allemandes ? Détrompez-vous : dans beaucoup de ces usines, il y a des capitaux américains ou anglais. Non, en fait, ils vont bombarder les quartiers ouvriers de la Ruhr, pour tuer le plus possible de civils allemands. » Il anticipait sur ce qu'on a su par la suite, l'écrasement de Dresde – une région, il est vrai, destinée à être occupée par les Soviétiques – sous les bombes anglo-américaines. Le second événement qui m'a terriblement marqué, c'est Hiroshima et Nagasaki. J'ai toujours considéré que si la Shoah fut le plus grand crime du Reich allemand, le plus grand crime de la Grande Démocratie américaine a été les bombes atomiques sur les deux villes japonaises.

**Et après la guerre ?**

Je suis entré à l'ULB, qui avait été rouverte en janvier 1945. Une des choses qui m'a choqué : les seuls cours alors dispensés en néerlandais étaient à la fac de Droit. Il est vrai que je suis toujours resté fidèle à mes origines flamandes. Ainsi, quand j'ai dû choi-

sir un « rôle » linguistique comme élu, j'ai constamment opté pour le côté flamand. À la Libération, un peu comme après 14-18, les « bons Belges » ont un peu vite eu tendance à confondre Flamands et collaborateurs. Or, moi, j'ai pris part à la refondation du Cercle étudiant « Geen taal, geen vrijheid » (« Pas de langue, pas de liberté », NDLR) qui prônait le dédoublement linguistique généralisé de l'ULB. J'ai milité un temps dans ce Cercle, puis je suis entré aux Étudiants socialistes, qui étaient très à gauche à l'époque.

Il y avait diverses tendances en leur sein. L'une des principales était celle des trotskystes, sous l'influence directe d'Ernest Mandel. Mais, assez rapide-

ment, une majorité des membres du comité, dont j'étais, a pris ses distances d'avec cette influence, surtout à partir de ce qu'on a appelé « le Coup de Prague », début 1948. L'explication est la suivante : on est à l'époque de l'alignement de l'Europe de l'Ouest sur la politique américaine, et le camp occidental va essayer de reproduire en Tchécoslovaquie, ce qu'il avait réussi à faire un an plus tôt en Belgique, en France et en Italie : écarter les communistes du gouvernement. Mais le chef du parti communiste et du gouvernement tchécoslovaques, Klement Gottwald, a déjoué ce plan en s'appuyant sur la mobilisation des masses. Cette tentative d'écartement s'est retournée contre la droite, l'arroseur arrosé. Or en Belgique, les Mandélistes avaient accusé les communistes de l'Europe de l'Est, et en particulier tchécoslovaques, de « pactiser avec la bourgeoisie », en participant à des gouvernements de coalition, et avaient annoncé que cela mènerait à la restauration du capitalisme dans ces pays. Ce qui a donc été totalement

Avril 1976 : Louis Van Gueyt au 22<sup>e</sup> congrès du PCB-KPB, qui se tenait à Gand.

CARCOB



# pression sur le politique »

démenti par les faits. Cela nous a définitivement détachés de ce courant, et rapprochés au contraire du Parti communiste de chez nous. Le plus gros de la direction des Étudiants socialistes a alors rejoint ce dernier (fin 48). Personnellement, j'aurais plutôt été d'avis de rester encore un certain temps au PSB, pour tenter d'y consolider le courant de gauche opposé à la ligne droitière et pro-américaine de Paul-Henri Spaak, mais je n'entendais pas rester isolé. Aussi, je me suis joint à mes camarades.

**À la Libération, le PCB se targue de rassembler environ 100.000 membres. Il obtient le score record de 12,76 % des voix lors des élections de 1946 et participe au gouvernement belge avec deux ministres. Mais il sera chassé du gouvernement et, aux élections suivantes, enregistre un très net recul. À quoi attribuez-vous ce retournement de situation très rapide ?**

À mon avis, cela s'explique par l'inexpérience des cadres sortis de la guerre. La direction clandestine du parti avait

été démantelée à la suite d'une vague d'arrestations par les nazis en 1943. Seul survivra un petit noyau, dont le jeune Edgard Lalmand, qui manquait totalement d'expérience par rapport au mouvement ouvrier belge. Le parti prêchait à l'époque que, tant que la guerre durerait, il ne fallait pas trop exiger du gouvernement. La priorité était de gagner la guerre, et en Belgique, d'œuvrer à la reconstruction. On s'est engagés tout de suite dans la collaboration gouvernementale, en avalant pas mal de couleuvres. Et tout d'abord, en acceptant d'endosser des ministères très impopulaires, comme celui du ravitaillement, où on a dû mettre bon ordre à toutes sortes de trafics. Ce qui déplaisait évidemment à ceux qui organisaient le marché noir, mais aussi à une bonne part de la population, qui y était paradoxalement attachée. Cela lui permettait d'« améliorer l'ordinaire ».

**C'est la seule raison ?**

On peut dire en gros que l'attitude du parti a connu deux périodes. Une première où il aurait fallu être plus critiques, en ayant une ligne différenciée de celle suivie par nos ministres au gouvernement, où ils étaient tenus par une certaine « loyauté » envers leurs partenaires. Cette dimension indépendante et critique a manqué. Tandis que dans la deuxième période, ce fut le contraire : on s'est lancés dans des grèves quasi insurrectionnelles, un peu à l'image de celles que menaient la CGT en France, en rapport étroit avec le PCF. On a un peu voulu les imiter. C'est donc en 1948 que la rupture a été consommée. Il est vrai que le parti communiste y a mis du sien, avec des grèves « invraisemblables ». D'autres bêtises ont suivi, comme l'abandon de nos postes à la direction de la FGTB nationale, les cortèges républicains durant l'Affaire royale, le mouvement contre la prolongation du service militaire de 12 à 24 mois...

**Pour en revenir à votre engagement, que signifiait « devenir commu-**

**niste » pour le jeune homme que vous étiez ?**

Surtout combattre la politique de Spaak et, plus globalement, le désastreux renversement des alliances opéré par Truman après la mort de Roosevelt. Personnellement, j'étais convaincu qu'une autre politique aurait été possible après-guerre, aussi bien en Europe centrale et de l'Est qu'en Europe occidentale, un peu dans la foulée de la stratégie du Front populaire d'avant-guerre. Une politique d'unité d'action avec les socialistes, plutôt que de confrontation « en bloc » avec eux. Essayer de reconstruire la coalition démocratique sortie victorieuse de la guerre, quoi.

**En quoi vous distinguez-vous du Parti socialiste ?**

Par le fait que nous étions toujours des disciples de Lénine (rire).

**« Dans la réalité, réforme et révolution ne s'opposent pas. »**

**Ce que vous dites semble tout de même éloigné de Lénine...**

Oui. Mais voilà : on parle toujours de Lénine – et à juste titre – comme de l'artisan de la Révolution d'Octobre. Mais, à la fin de sa vie, il n'a pas seulement dit que Staline était un personnage beaucoup trop brutal pour assurer sa succession. Il a surtout recommandé de prendre en compte la fin de la vague révolutionnaire de 1917 dans le monde, en changeant de politique : instauration de la Nouvelle politique économique (NEP), de la diplomatie de coexistence pacifique notamment avec la République de Weimar, d'alliances avec Atatürk ou Sun Yat-sen – progressistes à plusieurs égards, mais sans être ni communistes ni marxistes.

Enfin, il a écrit son livre *La maladie infantile du communisme*, où il dit aux (petits) partis communistes occidentaux : « Cessez de vous isoler complètement, militez dans les syndicats réformistes, participez aux élections. » Certes, il ajoute qu'il faut faire du Parlement une tribune, mais je pense



Ernest Mandel (1923-1995), figure majeure du trotskisme d'après-guerre.

WIKIPEDIA





# rencontre de militant



Dans les années 80, Louis Van Geyt s'investit dans la lutte pour la paix et contre les euromissiles.

CARCOB

⇒ pour ma part que ce peut et doit être plus que cela. Bref, l'héritage léniniste est bien plus complexe qu'on ne le pense généralement tant à gauche qu'à droite.

**Ne pourrait-on dire que, dès ses débuts, le PCB a été un parti plus réformiste que révolutionnaire ?**

Là, vous êtes en train d'accuser Marx et Engels (rire) ! En effet ceux-ci avaient dit que, dans des pays comme la Grande-Bretagne et les États-Unis, il y avait peut-être moyen d'arriver au socialisme par une voie, disons... pacifique. On a longtemps lu Marx d'une façon schématique et fort réductrice. Ce que les PC préstaliniens d'Europe capitaliste eurent bientôt comme perspective n'était pas si nouveau, ni moins encore contraire au léninisme. Leur parcours réel fut bien plus dialectique ! Dans la réalité,

des secteurs clés, le fut par des voies qui, dans les années 20, auraient été stigmatisées comme « réformistes », alors qu'elles constituaient des points d'appui pour la construction d'une autre société. Évidemment, par après, la conjoncture politique internationale a entraîné leurs neutralisations, voire leur intégration complète dans le système. Dans le genre, François Hollande est un modèle (rire sarcastique) : c'est à peine imaginable, intolérable !

**À partir des années 2000, on a vu une nouvelle génération se lever ici et là pour dénoncer et rejeter le système capitaliste. Que vous inspire-t-elle ?**

Il y a un début de remise en marche du mouvement social, mais ceci en

durables. Plutôt que de soutenir, voire stimuler des socialistes de gauche ou des écolos progressistes – il y en a –, ils disent trop souvent : « Bof ! Tout ce bazar institutionnel, aucun intérêt. » Je vous donne un exemple négatif extrême : les « Indignados » d'Espagne. Chapeau pour leur activisme ! Mais ils ont tellement concentré leur tir contre Zapatero qu'ils ont contribué objectivement à porter au pouvoir le gouvernement de plus en plus réactionnaire, voire restaurateur du franquisme, de Rajoy. Et cela, parce qu'ils ont été indifférents à la notion effective du « moindre mal ». Autrement dit, ils n'ont pas tenu compte de ce que, à certains moments d'instabilité politique même quand on a affaire à des socialistes de droite, ils peuvent être « moins pires » que des droites pures et dures. Il s'agit surtout alors de pousser à les « réformistes » à une résistance active prenant appui sur les forces populaires. Certes, ce n'est pas uniquement à travers cette pression qu'on pourra imposer une politique fondamentalement différente, mais on pourra au moins obtenir des changements partiels, voire créer des brèches qu'on pourra élargir par la suite.

**Comment ?**

Par exemple, en menaçant lesdits « réformistes » de voter pour plus à gauche qu'eux s'ils s'alignent, lors de certains votes, sur la politique centriste de leur direction. Je pense par exemple qu'il y a pas mal de gens au PS, au SP.a et/ou chez les Verts qui, s'ils étaient davantage stimulés, pourraient être amenés à faire nettement plus que ce qu'ils font maintenant.

**Lors des débats autour du « pacte budgétaire européen », Thierry Bodson, secrétaire général wallon de la FGTB, a publiquement flétri le vote du PS et d'Ecolo à Namur. Quant à Felipe Van Keirsbilck, secrétaire général de la CNE, il a prôné à plusieurs reprises un « vote-sanction » contre les parlementaires qui ne s'opposeraient pas à ce Traité. Cela n'a pas empêché son adoption le doigt sur la couture du pantalon. Oui, mais dans les partis « à la gauche de la gauche », on se borne généralement à dire : « votez pour nous ». Je réponds que dans les circonscriptions où de telles listes n'ont guère de chance d'obtenir un siège, il vaut mieux soutenir des candidats socialistes et/ou écologistes qui s'engagent**

**« Les jeunes ne pratiquent que très rarement une stratégie de pénétration dans la politique représentative. »**

réforme et révolution ne s'opposent pas. Ainsi le « réformiste » Jaurès s'est montré beaucoup plus conséquent face à la (première) Guerre mondiale que le « révolutionnaire » Jules Guesde. Ou encore, ce qui a été fait en France et en Grande-Bretagne, tout de suite après la Guerre de 39-45, comme les nationalisations

ordre très dispersé. Et jusqu'ici, à mon sens, avec la faiblesse majeure d'être le plus souvent mené par des jeunes qui n'ont pas du tout bénéficié de l'expérience des luttes passées. Ils ne pratiquent que très rarement une stratégie de pénétration dans la politique représentative, pourtant indispensable pour aboutir à des résultats

## PRÈS DE 70 ANS DE MILITANTISME

Jules Pirlot (Président du CARCoB et de Pathisc-Hispatk)

Louis Van Geyt est né à Anvers le 24 septembre 1927, dans une famille libérale, laïque et flamande. Son père fut magistrat dans sa ville natale (1929-1936), puis devint professeur néerlandophone de droit civil à l'ULB. Après quatre années d'école primaire à Anvers, Louis poursuit ses études à Bruxelles, en français, à la Section d'Athénée A de la Ville, embryon de Robert Catteau. Entré à l'ULB après la Libération (1945-49), parfait bilingue, il y milite bientôt comme étudiant socialiste, puis adhère au PCB.

De 1949 à 1952, il est élu au bureau national de la Jeunesse populaire de Belgique, où il s'occupe de l'organisation des étudiants progressistes à l'échelle préfédérale. Licencié en Sciences économiques et financières, il s'affilie au SETCa, mais renonce à un poste à la Banque nationale pour entrer dans l'appareil permanent du PCB-KPB (1951). Il travaille dans un premier temps au service de documentation, ensuite comme rédacteur au quotidien *Le Drapeau rouge*.

Suite au 11<sup>e</sup> Congrès du PCB/KPB de 1954, qui rompt avec une politique sectaire d'inspiration kominformiste, il devient adjoint au secrétariat d'organisation puis, en 1960, membre du bureau politique et bientôt principal dirigeant de la fédération bruxelloise. Il y combat vigoureusement la scission pro-chinoise. De 1965 à 1970, il est conseiller communal à Bruxelles, ensuite député de 1971 à 1981. Membre du secrétariat national en 1971, il est élu président du PCB-KPB en décembre 1972, à la mort de Marc Drumaux. Acteur important de la Grande grève de 1960-61, Louis Van Geyt noue des contacts cordiaux avec des milieux socialistes et démocrates-chrétiens de gauche et progressistes. Dans le mouvement communiste interna-

l'eurocommunisme (1974 et années suivantes), il se fait le héraut de la « solidarité critique », c'est-à-dire d'une attitude critique à l'égard du bloc soviétique, tout en préservant une solidarité stratégique durable avec lui.

Dans les années 80, il s'investit dans la lutte pour la paix et contre les euromissiles, à l'Est comme à l'Ouest. En même temps, il voit fondre sa base électorale : le lien du PCB-KPB avec les masses populaires ne résiste pas à la vague d'idéologie néolibérale et à l'ébranlement du bloc soviétique.

En 1989, le PCB-KPB se fédéralise avant de se séparer sur une base communautaire. Mais Louis Van Geyt



CARCOB

maintient et préside une coupole réunissant les deux partis, sous la forme de l'Union des communistes de Belgique. Celle-ci se dissout en 1995. Il met alors sur pied une ASBL, Pathisc-Hispatk, dans le but de sauvegarder le patrimoine historique du parti désormais scindé. Il la présidera jusqu'en 2012 et participera à la constitution des deux centres d'archives : DACOB et CarCoB, chargés de la gestion de ce patrimoine au niveau de l'une et l'autre grande Communauté. Il s'investit aussi dans les mouvements pour la paix et la solidarité internationale, dans des mouvements citoyens comme la Ligue des droits de l'homme et, à l'échelle bruxelloise, dans la lutte pour un urbanisme démocratique et le contrôle des loyers.

à des positions « moins alignées » que celles de leurs directions de centre gauche. Du reste sans obtenir une certaine pénétration parmi les élus des partis de ce même centre gauche on n'arrivera qu'à peu de résultats. Bref, si je prévois et je souhaite que le PTB obtienne quelques sièges, il n'en reste pas moins que cette rentrée parlementaire d'une gauche plus radicale n'aura guère d'effet sur la « gouvernance ». Du moins si les influences de gauche sur et dans les partis et courants réformistes n'augmentent pas sensiblement.

**Vous adhérez donc au slogan du PS : « Sans nous, ce serait pire » ?**

Ah, non ! Je dis que, par rapport aux échéances électorales, ce qui compte, c'est comment répercuter efficacement le mouvement réel jusque dans les institutions. Pour donner des exemples : dans la province d'Anvers et dans la province de Liège, j'inclinerais à voter PTB. Mais en Flandre occidentale, je recommanderais de voter Groen !, puisque ce parti y dispose d'un élu plutôt à gauche. En Flandre orientale, il y a des socialistes représentatifs vraiment à gauche, tels Daniel Termont à Gand ou Dirk Van der Maelen dans la région de la Dendre. Ce sont des gens qui méritent d'être soutenus, tandis que le PTB a fort peu de chances d'obtenir des élus dans ces deux provinces. Y voter pour lui serait dès lors contre-productif à mes yeux. Cela mènerait à quoi ? À avoir plus d'élus de droite et moins de gauche, aussi « molle » et « moche » soit la stratégie de leurs « sommets ». C'est une des raisons pour lesquelles le PCB/KPB avait renoncé à présenter des listes propres, après 1985, lorsqu'il était tombé sous le seuil d'éligibilité.

**Pensez-vous que le PTB puisse jouer le même rôle que le PCB en son temps ?**

Oui, s'il poursuit son évolution et va jusqu'au bout de ce qu'il a esquissé. Je le répète, j'espère que le mouvement réel se politisera davantage, dans le sens de « prolonger » la politique de gauche à partir du terrain jusqu'au niveau institutionnel. Et que le PTB puisse jouer un rôle d'aiguillon, à cet égard, serait un facteur important d'ouverture de la perspective. □